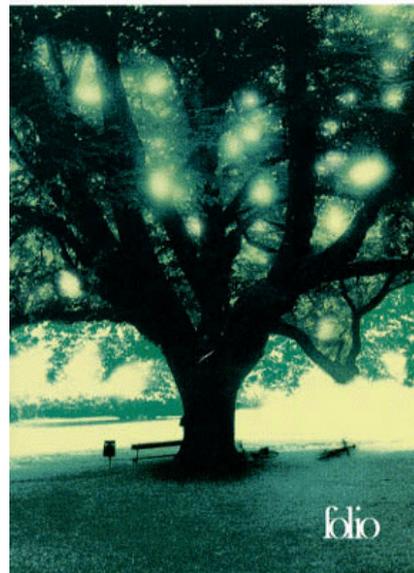


Marguerite Duras  
La pluie d'été



Le « Livre brûlé », c'est d'abord un titre de livre emprunté à Rabbi Nahman de Braslav, maître hasidique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui décida, un jour d'hiver de l'année 1808, de brûler un de ses livres... Le « Livre brûlé », c'est aussi la mise en scène que règle le Talmud... (qui) imagine un incendie ayant lieu le jour du Chabbat, jour saint pendant lequel il est interdit d'allumer et même d'éteindre un feu. Que faut-il faire avec les livres ?

Marc-Alain Ouaknin, *Le livre brûlé*, Paris, Lieu commun, 1986, p. III.

Cela se passe à Vitry, au bord d'une autoroute, près d'un terrain vague, dans une famille d'immigrés vivant des allocations. Tout commence avec la *Vie de Georges Pompidou* que le père et la mère lisent passionnément. « Les livres, le père les trouvait dans les trains de banlieue. Il les trouvait aussi séparés des poubelles, comme offerts, après les décès ou les déménagements »<sup>1</sup>. De toutes les *Vies de Gens célèbres*, elle reste leur préférée parce qu'ils se retrouvent dans la vie des Pompidou, pas sans rapport avec la leur. « Toutes les vies étaient pareilles disait la mère, sauf les enfants. Les enfants, on ne savait rien. »<sup>2</sup>

## Ernesto

Ernesto ne connaît que son nom, il ne sait rien d'autre. Il a entre 12 et 20 ans. Jeanne et lui sont les aînés des 7 enfants. Les autres sont un ensemble indéfini, les *brothers and sisters*. Un jour, les petits apportent un livre à Ernesto. C'est un livre brûlé, la brûlure a créé un trou rond dans l'épaisseur, mais on peut encore lire autour de la brûlure. Ernesto s'isole avec le livre, au grand dam de ses *brothers and sisters* à qui il se met à manquer, lui qui les emmenait partout où il allait. Ils se moquent : « Comment t'aurais pu lire ce livre, espèce de crétin, puisque tu sais pas ? Que lire t'as jamais su ? »<sup>3</sup>

« Ernesto était censé ne pas savoir encore lire à ce moment-là de sa vie et pourtant il disait qu'il avait lu quelque chose du livre brûlé... Au début il disait qu'il avait essayé de la façon suivante : il avait donné à tel dessin de mot, tout à fait arbitrairement, un premier

1 Duras M., *La pluie d'été*, Paris, P.O.L., 1990, p. 9.

2 *Ibid.*, p. 10.

3 *Ibid.*, p.17



sens. Puis au deuxième mot qui avait suivi, il avait donné un autre sens, mais en raison du premier sens supposé au premier mot, et cela jusqu'à ce que la phrase tout entière veuille dire quelque chose de sensé. Ainsi avait-il compris que la lecture c'était une espèce de déroulement continu dans son propre corps d'une histoire par soi inventée. [...] il avait cru comprendre que dans ce livre il s'agissait d'un roi. »<sup>4</sup>

### L'école

L'incrédulité de sa fratrie pousse Ernesto à vérifier ce qu'il a lu auprès d'un instituteur qui confirme qu'il s'agit de l'histoire d'un roi. « Juif », ajoute l'instituteur qui s'en va voir les parents pour leur demander d'envoyer Ernesto et Jeanne à l'école, qui dit qu'il ne faut pas garder à *la casa* des enfants si intelligents. La mère est d'accord, trouvant qu'il faut bien qu'Ernesto et ses *brothers and sisters* s'arrachent les uns aux autres, que c'est ça la vie. C'est l'école municipale Blaise Pascal de Vitry-sur-Seine. « L'enfermement d'Ernesto dans l'enceinte de l'école avait duré dix jours... Pendant dix jours Ernesto avait écouté l'instituteur avec une grande attention... Et puis dans la matinée du dixième jour après que sa scolarisation avait commencé, Ernesto était revenu à la casa. »<sup>5</sup>

Un dialogue magnifique, le premier du livre, s'amorce entre Ernesto, rentré trop tôt de l'école et sa mère qui épluche, comme chaque jour, des pommes de terre. Ernesto ne parvient pas à lui parler, craint de lui faire du chagrin, et puis de toute façon elle ne comprendrait pas, alors c'est pas la peine. Et puis il éclate : « Man, je te dirai, m'man... m'man, je retournerai pas à l'école parce que à l'école on m'apprend des choses que je sais pas. »<sup>6</sup> La mère n'est pas sûre de comprendre de la bonne manière ce que lui a dit son fils. Elle garde cela pour elle pendant trois jours, cela l'empêche d'éplucher, puis elle en parle au père, de cette phrase : « C'est bien curieux Emilio... Depuis qu'Ernesto a dit sa phrase, c'est comme si j'entendais tout le temps, cette phrase... comme si... si on le voudrait vraiment, qu'elle ait un sens, eh bien à la fin... elle en aurait un... »<sup>7</sup>

Le père, à la différence de la mère qui voit tout ses enfants pareils, n'est pas étonné et dit d'Ernesto : « Quand il parle voilà c'que ça donne. C'est pas "passe-moi l'sel". C'est des choses que personne avait dites avant lui, personne, fallait l'trouver ça, et c'est pas tout le monde... »<sup>8</sup>

À la demande de Jeanne, Ernesto, un soir, raconte à toute la famille l'histoire de comment on quitte l'école : « J'ai compris quelque chose que j'ai du mal à dire encore... Je suis encore trop petit pour le dire convenablement. Quelque chose comme la création de l'univers. Je me suis retrouvé cloué : tout d'un coup j'ai eu devant moi la création de l'univers... Tout

4 *Ibid.*, p.16

5 *Ibid.*, p.19

6 *Ibid.*, p. 22

7 *Ibid.*, p. 30

8 *Ibid.*, p. 31



était exact. Sauf une chose. Une seule... tout était là et c'était pas la peine. »<sup>9</sup>

### **Pas la peine**

Les parents d'Ernesto ont peur de la prison s'ils ne l'envoient pas à l'école, alors ils vont voir l'instituteur qui leur rit au nez : « Vous, vous connaissez un seul enfant qui veut aller à l'école ? On les force, Monsieur, on les y contraint, on tape dessus, voilà. »<sup>10</sup> Mais les parents savent qu'on ne peut pas forcer leur fils et l'instituteur propose de rencontrer

Ernesto pour « lui parler. Le raisonner. Revenir à une logique élémentaire. Parler. Tout est là. Parler. Dénouer la crise. La transférer »<sup>11</sup>.

Les parents ont peur de l'instituteur qui est, selon eux, le maître de l'école, du matériel et des enfants. Ils viennent donc « montrer » Ernesto à l'instituteur.

À la question de l'instituteur : « Alors, on refuse de s'instruire ? » Ernesto répond : « Non, ce n'est pas ça, on refuse d'aller à l'école. »

« *L'instituteur* : Pourquoi ?

*Ernesto* : Disons parce que c'est pas la peine

*L'instituteur* : Pas la peine de quoi ?

*Ernesto* : D'aller à l'école... Ça ne sert à rien... Les enfants à l'école, ils sont abandonnés...

*L'instituteur* : Vous, Monsieur Ernesto, vous n'avez pas eu besoin de l'école pour apprendre...

*Ernesto* : Si Monsieur, justement. C'est là que j'ai tout compris. À la maison je croyais aux litanies de mon abruti de mère. Puis à l'école je me suis trouvé devant la vérité... l'inexistence de Dieu.

Tous les deux sont d'accord : le monde est loupé. C'était pas la peine. L'école non plus c'est pas la peine, parce que c'est pas la peine de souffrir. On apprend quand on veut apprendre mais quand on ne veut pas apprendre, c'est pas la peine d'apprendre.

*L'instituteur* : on apprend comment dans votre système si on n'apprend pas ?

*Ernesto* : En ne pouvant pas faire autrement sans doute Monsieur... Comment ça se passe, il me semble que j'ai dû le savoir une fois. Et puis j'ai oublié. »<sup>12</sup>

Face à Ernesto qui ne veut pas apprendre ce qu'il ne sait pas, l'instituteur est déboussolé. La boussole, c'est Ernesto qui l'a, c'est lui qui s'oriente du manque à dire et pour cela, il a sa formule tout à fait singulière : pas la peine.

L'instituteur, dans sa désorientation (il chante *Allo maman bobo*), va prendre la seule

9 *Ibid.*, p. 35-36-37-38

10 *Ibid.*, p.62

11 *Ibid.*, p. 67

12 *Ibid.*, p.79-80-81



option possible : il dit que c'est bien comme ça.

### **Apprendre**

Pour Ernesto, tout est bon à prendre. C'est comme ça qu'il apprend, sans entrer dans l'école. Il écoute les élèves puis les étudiants parler à la fin des cours et après, il sait. Il reste au bord de l'école, s'en passe tout en s'en servant. C'est ainsi qu'il fait tout son primaire en trois mois, qu'il apprend la chimie en écoutant le cours à travers les murs. Ce faisant, il

se fait inconnu pour le père, la mère et les *brothers and sisters*.

L'avidité curieuse d'Ernesto n'est pas sans lien avec le sexuel et sa première écriture, c'est à sa sœur Jeanne qu'il l'adresse : « J'écrivais que je l'aimais... Que je l'aimais d'amour. Je lui disais que c'est d'amour que je l'aimais. »<sup>13</sup>

Ernesto sait qu'il devra partir. C'est cela qu'il a appris pendant ses dix jours d'école. La souffrance. Celle d'apprendre des choses qu'on ne sait pas, des choses qui ne sont pas de la langue maternelle, de la langue familiale, de la langue d'Ivry, des choses qui séparent. Des choses qui n'aident pas à trouver « le défaut par où sortir, [à] retrouver le dehors, l'air »<sup>14</sup>. Parce que tout n'est que « Vanité des vanités et poursuite du vent » comme l'a découvert Ernesto dans le livre brûlé, sa première lecture, à propos du fils de David, roi de Jérusalem. C'est cela qu'il a découvert sans jamais l'apprendre.

L'instituteur, dans l'ignorance de sa position d'esclave qui jouit du savoir qu'il transmet, est malheureux, dit qu'il ne croit plus à son métier. Il vient très souvent voir les petits et leur apprend à lire : « Il va vers cela même qu'il ne cherche plus à comprendre. »<sup>15</sup> Voyant Ernesto et Jeanne se regarder « dans la totale ignorance d'être vus par lui, l'instituteur fuit, il pleure d'émotion, il ne peut pas supporter de ne plus ignorer et à la fois de ne pas savoir »<sup>16</sup>.

### **Les derniers jours de la connaissance**

Après la philosophie allemande, Ernesto considère qu'il n'y a plus rien, rien que la déduction mathématique machinale. Plus rien à apprendre.

À la question de l'instituteur sur ce qu'il reste, Ernesto répond : « l'inexplicable... la musique ».<sup>17</sup>

En effet, quoi d'autre que l'art pour tenter de rendre compte du réel inaccessible par les voies de la connaissance ? Avec la fin de la connaissance, c'est la destruction de la vieille autoroute-frontière et le développement d'un nouveau monde d'essor et de compétition : finis les bidonvilles, les troquets et les maisons closes.

---

13 *Ibid.*, p.107

14 *Ibid.*, p.108

15 *Ibid.*, p.113

16 *Ibid.*, p.115

17 *Ibid.*, p.117

Ernesto, qui a eu de l'espoir avec les études, n'en a plus. Dieu n'existe pas. Cela crée sa peur et aussi sa décision, grâce à la lecture de l'histoire du roi, de ne plus mourir avec sa sœur Jeanne. Ernesto a compris le caractère de semblant des savoirs et connaît « le halo d'ignorance »<sup>18</sup> qui les entoure et qui constitue leur assise.

Ernesto partira. Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai.

### **Le manque à penser**

L'histoire d'Ernesto fait le tour de France. Sa phrase est devenue célèbre, la France entière cherche ce qu'elle peut bien vouloir dire. C'est un mystère, sauf pour les parents dont Ernesto dit qu'ils sont les seuls à la comprendre, au point même qu'ils ne peuvent pas en dire un mot. Un journaliste veut comprendre et interroge les parents. Il cherche un événement, une préhistoire à l'histoire d'Ernesto.

« Le journaliste : On a parlé d'la porosité du monde à propos de vot'fils... On a dit qu'le monde était poreux et que le savoir, même s'il n'était pas enseigné, il s'rait en que'que sorte secrété par le monde... Que l'école, c'était beaucoup moins important qu'on croyait avant... »<sup>19</sup>

Par moments, le journaliste comprend : « Dieu serait donc le problème majeur de l'humanité ?

*Ernesto* : Oui. La seule pensée de l'humanité, c'est ce manque à penser là, Dieu... Le roi croyait que c'était dans la science qu'il trouverait le défaut de la vie. La porte par où sortir de l'étouffante douleur, le dehors. Mais non. »<sup>20</sup>

Que le savoir soit en position de semblant et l'enfant un enjeu de pouvoir à travers le processus d'éducation, Ernesto l'a compris et il se met en travers. Il ne veut pas d'une autre *alma mater* que la sienne dont l'école l'a séparé : il ne croit plus aux litanies maternelles.

Il a également compris que « tout savoir comporte une excision, tout savoir accompli sur l'enfant une ablation, exige qu'il consente à une perte ».<sup>21</sup>



### **Hommage**

Marguerite Duras « s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne » écrit Lacan dans son *Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V Stein*<sup>22</sup>.

*La pluie d'été* est un livre magique au souffle formidable qui nous enseigne beaucoup sur l'enfance et sur le sortir de l'enfance. En cela, M. Duras contribue au discours analytique en tant que tel, car elle prend le parti du sujet, elle est à l'écoute de l'enfant, du savoir de l'enfant.

18 Présentation par J.-A. Miller, le 19 mars 2011, du thème de la prochaine journée d'étude de l'Institut de l'Enfant : L'enfant et le savoir.

19 Duras M., *La pluie d'été*, op. cit., p.141

20 *Ibid.*, p. 144 et 148.

21 Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », *Peurs d'enfants*, Paris, Navarin éditeur, 2011.

22 Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 193.

Ce défaut de la vie dont souffre Ernesto, sujet très lacanien, ne peut être comblé. L'école de la connaissance n'y peut rien, elle ne réduit pas le manque à penser l'existence, le sexe et la mort. Elle ne répond pas aux questions des enfants. En ce qu'il est considéré comme un sujet à éduquer, « l'enfant est, si l'on peut dire, la victime toute désignée du savoir »<sup>23</sup>. Duras, si proche du réel, de l'enfant pas encore éduqué, s'ingénie dans cet ouvrage à faire entendre le savoir de l'enfant, qui est un savoir authentique et auquel elle donne toute sa puissance.

Chaque personnage de ce récit a sa langue et l'auteur croise ces langues dans des dialogues admirablement babéliens. Elle réussit l'exploit de nous rendre extrêmement vivants ces êtres de chair et de sang, ces enfants qui vivent toujours au bord de l'abandon maternel. Aucun conformisme dans ce récit, uniquement la tentative de chacun d'ex-sister.

« Sans doute ne sauriez-vous secourir vos créations, nouvelle Marguerite, du mythe de l'âme personnelle. Mais la charité sans grandes espérances dont vous les animez n'est-elle pas le fait de la foi dont vous avez à revendre, quand vous célébrez les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible. »<sup>24</sup>

---

23 Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », *op. cit.*

24 Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 197.



[Retour au site](#)